Le revenant

vaudeville

LE REVENANT,

OU

L'HÉRITAGE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE,

EN UN ACTE, EN PROSE;

PAR MM. JOSEPH PAIN ET DUPIN,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le 25 janvier, 1816.



A PARIS,
Chez M.me MASSON, Libraire-Editeur des pièces de théâtre, rue de Richelieu, n.° 7, en face le Théâtre-Français.
1816.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BERNARD,	M. Philippe.
Madame DE ROBOLAN,	Mad. Bodin.
HENRIETTE,	Mlle. Minette.
EUGÈNE LA ROCHE, son cousin,	M. Guénée.
M. DE PLUMEVIEILLE,	M. Édouard.
PAULIN, Valet de Plumevieille,	M. Fontenay.
UN NOTAIRE,	M. René.
UN VILLAGEOIS parlant,	M. Justin.
UNE VILLAGEOISE parlant,	M.lle Virginie.
VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.	

La scène est au Château de Robolan, près des Frontières d'Espagne.

Le théâtre représente un Parc; à gauche du spectateur, le Château; à droite un pavillon; au fond une grille.

LE REVENANT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

PAULIN, HENRIETTE, LE CHŒUR.

LE CHOEUR.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

O toi dont la convalescence
A tous les cœurs.....

PAULIN.

Taisez-vous donc, il n'est pas encore temps, attendez mes ordres.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc, monsieur Paulin ?

PAULIN,

Une petite surprise, un petit compliment fort bien tourné sur la convalescence de Madame de Robolan.

Air : *Vent brûlant d'Arabie.*

C'est dans un genre aimable
Mon maître a sur ce point,
De l'esprit comme un diable
Et je suis son adjoint.
Je suis pour quelque chose
Dans ses couplets divers,
Il les commence en prose,
Je les finis en vers.

(*A un villageois.*)

Écoute Thibaut ; ce sont des imbécilles ; je te mets à leur tête ; tu feras placer pour ce soir, des guirlandes dans le bosquet, derrière ce pavillon.

HENRIETTE.

Mais, Monsieur Paulin, pourquoi choisissez-vous donc ce pavillon où l'on entend quelquefois le revenant ?

LES VILLAGEOIS *s'approchant.*

Ah ! c'est vrai, ça.

PAULIN.

Est-ce que vous auriez encore peur ? Depuis que

Madame de Robolan a invité mon maître et moi à loger chez elle pour la tranquilliser, a-t-il reparu ? Vous n'en entendrez plus parler, je vous le promets. (*à part*). Nous n'en avons plus besoin.

THIBAUT.

Dame ! c'est qu'il existe celui-là.

LA VILLAGEOISE.

Et c'te jeune fille qui s'étoit endormie dans le parc et qui en est revenue, je ne sais comment.... Ah ! elle l'a vu.

THIBAUT.

Et quand il est entré dans la cave, et qu'on a trouvé tant de bouteilles vides.

HENRIETTE.

Ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il n'a pas touché au mauvais vin.

THIBAUT.

Vous même, Monsieur Paulin, vous avez eu peur c'te fois là ; car le lendemain matin vous ne pouviez plus vous tenir sur vos jambes.

PAULIN.

En voilà assez; retirez-vous : mais ne vous éloignez pas; Madame de Robolan qui fait aujourd'hui sa première sortie, va rentrer au château par ici. Allez, et surtout n'oubliez pas votre couplet.

LE CHŒUR, *en s'éloignant.*

O toi dont la convalescence....

PAULIN.

C'est bon, c'est bon.

SCÈNE II.

PAULIN, HENRIETTE.

PAULIN.

Maintenant, charmante Henriette, parlons de notre amour.

HENRIETTE.

Parlez du vôtre, Monsieur.

PAULIN.

Et vous ne direz rien ?

HENRIETTE.

Pas le mot.

PAULIN.

Air : *Du pot de fleurs.*

De toucher votre cœur, ma chère,
Ne seroit-il aucun moyen,
Et voulez-vous me laisser faire
Tout seul les frais de l'entretien ?
Le moindre mot que l'on prononce
Fait bientôt naître un doux aveu,
Et l'amour n'est un joli jeu,
Que par demande et par réponse,

HENRIETTE.

Monsieur Paulin, vous oubliez les préparatifs de votre surprise.

PAULIN.

Eh! bien, voilà un petit dédain fort mal calculé; je suis le valet de Monsieur Plumevieille. Monsieur Plumevieille dispose, ordonne dans la maison de Madame de Robolan. Vous n'ignorez pas sans doute qu'il sera son héritier, l'adjoint d'un héritier devient naturellement un personnage, et vous n'êtes qu'une femme de chambre. Je vous laisse à vos réflexions et vais réjoindre mon maître. *Il sort.*

SCÈNE III.

HENRIETTE, *seule.*

Femme de chambre! S'il savoit que je suis la petite nièce de Madame de Robolan et sa seule parente avec Eugène Laroche, mon petit cousin qui est si gentil, que j'aime tant, et que je n'ai pas vu depuis deux ans! Mon amour pour mon cousin et mon secret pour ma tante; tout cela m'étouffe d'abord.

Air : *Le premier pas.*

Il faut parler, et si je vous suis chère,
Venez, Monsieur, venez me consoler.
Votre présence est ici nécessaire,
A dix sept ans, le cœur ne peut se taire;
Il faut parler.

Il faut parler; mon secret m'inquiète,
A ma grand'tante, il faut le révéler.
Je ne saurois long-temps rester muette,
Quand on est femme, amoureuse et soubrette;
Il faut parler.

Mais on entre.... Ah ! mon dieu ! la grille est restée ouverte !

SCÈNE IV.

HENRIETTE, EUGÈNE, BERNARD, *un porte-manteau sur le dos.*

HENRIETTE.

Que vois-je ! c'est Eugène.

EUGÊNE.

Ma chère Henriette !

EUGÊNE, HENRIETTE, BERNARD.

Air : *De la parisienne.*

En ces lieux { ta / sa } présence
Ranime { son / mon } espoir,
Après deux ans d'absence,
Quel plaisir de se voir !

HENRIETTE.

Plus de crainte chagrine,
Tu viens la dissiper.

BERNARD, *à part.*

L'accueil de la cousine
Promet un bon souper.

EUGÈNE.

Tu habites donc ce vieux château ! Ah ! mon dieu ! ça doit être bien terrible pour toi, si ce qu'on nous a dit dans l'auberge est vrai.

HENRIETTE.

Je le crois bien.

Air : *De M. Deschalumeauxr.*

L'ombre de la nuit dans mon âme
Double la peur.
Quelquefois ici l'on me blâme
De ma frayeur,
Je n'entendrai plus ce reproche,
Et je le sens :
Je crains déja bien moins l'approche
Des revenans.

EUGENE.

Moi, je prétends, par ma tendresse,
Te rassurer.
A la peur, ma cousine, cesse
De te livrer.
On n'en ressent plus l'influence,
Et maintenant,
Nous devons le bonheur en France,
Au revenant.

HENRIETTE.

Tu as donc fini tes études ?

EUGENE.

Ah ! ma cousine, je sais tout.

Air : *Vaudeville de l'un pour l'autre.*

J'étois en classe le premier,
Et des collèges à la ronde,
J'étois le meilleur écolier.

HENRIETTE.

Tu vas réussir dans le monde.

EUGENE.

Je défierois le plus malin
En ortographe, en vers, en prose.
J'ai de l'esprit comme un lutin,
Je sais le grec et le latin

BERNARD.

Ça ue conduit pas à grand chose,

HENRIETTE.

Dis donc, Eugène, quel est ce monsieur ?

EUGENE.

Tu as raison. A propos, Monsieur, qui êtes vous donc ? Nous avons déjeuné ensemble, c'est moi qui ai payé, c'est fort bien : mais je voudrais savoir....

BERNARD, *bas à son oreille.*

Je m'appelle Bernard.

EUGENE.

Je ne dis pas non : mais encore....

BERNARD.

Air : *De la sentinelle.*

Sais-je de moi, ce que veut le destin !
Soldat joyeux du dieu de la folie ;
Je ne combats jamais que le chagrin,
Et suis gaîment le chemin de la vie.
Livrant toujours au hasard l'avénir,
Du lendemain, moi, jamais je ne doute ;
Je suis bercé par le désir,
Et, chaque matin, le plaisir
Me donne ma feuille de route.

EUGENE.

Oui : mais il n'y avait pas dans notre feuille de route que l'aubergiste vous donneroit à déjeuner et sans ma bourse....

BERNARD.

Ennuyé de mon bonheur, je suis revenu dans mon village à Bolbec. Ma mère étoit morte. Un Nicolas Dufour, que je n'ai fait qu'entrevoir, mais que je reconnoîtrois

entre mille, s'étoit emparé de l'esprit de ma mère. La petite ferme étoit vendue, l'argent dans la poche de ce Dufour, et ce Dufour à tous les diables. Je suis rentré dans les aventures; j'ai joué la comédie et me voilà.

HENRIETTE.

Et où allez-vous maintenant?

BERNARD.

Avec ce petit paquet dramatique, rejoindre dans la ville prochaine une troupe de camarades; adieu, jeune homme; adieu, aimable Henriette, puissiez-vous l'un et l'autre jouir de toutes sortes de prospérités!

EUGENE.

Restez avec nous aujourd'hui, Monsieur Bernard, nous vous présenterons à notre grand'tante, et vous serez bien reçu.

HENRIETTE.

Tu te trompes, mon cousin, les parens et surtout les pauvres parens ne sont pas bien vus ici, et je crains bien qu'on ne te fasse un triste accueil.

EUGENE.

Qu'est-ce que tu dis donc là?

HENRIETTE.

Il y a long-temps que Madame de Robolan n'a entendu parler de sa famille, à peine sait-elle que nous sommes orphelins et ses deux seuls parens. Il y a chez elle un certain Monsieur Plumevieille et son valet Paulin qui gouvernent l'esprit de ma grand'tante, et je n'aurois peut-être pas été reçue, si je ne m'étois présentée comme femme de chambre.

EUGENE.

Toi, femme de chambre!

HENRIETTE.

Ma marraine m'a bien dit de ne me déclarer que lorsqu'il en serait temps.

EUGENE.

Où est ma tante? Tu vas entendre ce que je lui dirai.... C'est qu'au collège j'étais connu pour une mauvaise tête.

BERNARD.

Jeune homme, vous avez besoin de moi, et je reste. Je

vous donne huit jours de ma vie ; vous avez vingt cinq mille livres de rente, et vous serez bien reçu.

EUGENE.

Que dites-vous donc ?

BERNARD.

Laissez-moi faire.

Air : *Ecoutez la prière.*

Paroître est nécessaire
Près de certaines gens,
Et l'on prend le vulgaire
Par des déhors brillans.
A son tailleur peu sage
On doit l'habit complet,
On loue un équipage,
On emprunte un valet ;
Pour être un personnage,
Voilà tout le secret.

HENRIETTE.

Mais, Monsieur Bernard, ce sera un mensonge.

BERNARD.

Qui fera du bien à tout le monde.

EUGENE.

Mais pour un homme à qui vous donnez vingt-cinq mille livres de rente, mon costume....

BERNARD.

Et le paquet dramatique ?

HENRIETTE.

Mais encore....

BERNARD.

Douteriez-vous de mon talent ? (*tirant de sa poche un journal*) « mémorial Bordelais..... Monsieur Bernard a été superbe dans Mascarille et le valet Ventriloque ». 17 représentations de suite.

Air : *Vaud. du Congé.*

Sans hésiter,
Je puis compter,
Dans mes projets
Sur un brillant succès ;
Je vais
Déjouer le dessein
De Plumevielle et de Monsieur Paulin.

Aux mains,
Avec ces deux faquins,
Pour les punir,
Il me faut en venir,
Je me nomme, moi,
Chef d'emploi.

Vous, cependant,
Soyez le confident.

ENSEMBLE.

Sans hésiter,
On peut / Je puis } compter
Dans { mes / ses } projets,
Sur un brillant succès,
Je vais / Il va } déjouer le dessein
De Plumevieille et de Monsieur Paulin.

HENRIETTE.

J'entends ma tante, entrez au château..... Le sallon à gauche, il n'y a personne.

ENSEMBLE.

Sans hésiter, etc.

SCÈNE V.

HENRIETTE, *peu après* MAD. DE ROBOLAN, PLUMEVIEILLE, *lui donnant le bras et portant un petit chien, une ombrelle et un ridicule.* PAULIN, VILLAGEOIS ET VILLAGEOISES.

HENRIETTE, *pendant la ritournelle.*

Puisque mon cousin va se présenter comme parent, ne puis-je me déclarer..... sans doute; mais, selon les ordres de ma marraine, attendons le moment favorable.

MAD. DE ROBOLAN.

Air : *De la pastourelle.*

De cette promenade
Voilà pourtant la fin,
Et pour une malade
J'ai fait bien du chemin.

PLUMEVIEILLE.

Madame,
Appuyez-vous sur moi.

MAD. DE ROBOLAN.

C'est un fardeau, ma foi,
Qu'une vieille femme.

PLUMEVIEILLE.

Ce fardeau, pour

Un autre, lourd,
Ne pèse que moitié.
Pour la tendre amitié;
Sous le grand vestibule,
Qu'on dépose d'abord,
Et votre ridicule, *il le donne à Paulin.*
Et l'aimable Médor.

TOUS, *ainsi que le Chœur.*

De { Cette / Notre } promenade,
Voilà pourtant la fin,
Et pour une malade
{ Elle a fait / J'ai fait bien } du chemin.

MAD. DE ROBOLAN, *apercevant les villageois.*
Qu'est-ce que c'est que ces gens là ?

PLUMEVIEILLE.
Des villageois qui vous aiment et qui veulent vous chanter quelques vers qui sont échappés de mon cœur.

MAD. DE ROBOLAN.
Je vous reconnois bien là.

PAULIN, *aux villageois.*
Allez, voilà le moment.

LE CHOEUR.

Air : *Avec les jeux dans le village.*

O toi dont la convalescence,
A tous les cœurs.....

MAD. DE ROBOLAN.
Ah ! mon Dieu ! quel tapage ! les maladroits ! ils vont réveiller ce pauvre Médor.

PLUMEVIEILLE.
Chut, chut ! (*A Paulin*) fais-les retirer. Tiens, Paulin, pose avec précaution Médor sur un sopha dans le pavillon.

PAULIN.
Monsieur, il a gâté votre manche.

PLUMEVIEILLE. *Bas.*
Le vilain animal ! (*Il lui donne une chiquenaude pendant que Mad. Robolan tourne le dos. Haut.*) Aies-en bien soin.

MAD. DE ROBOLAN.
Cette promenade m'a fait un bien infini. Ce maudit

revenant est cause de ma maladie. Savez-vous que j'ai été fort mal.

Air : *Vaud. de haine aux femmes.*

Chacun son tour ; c'étoit le mien .
Mon heure sonnoit ; on m'éveille :
Ma foi , je fais la sourde oreille ;
A mon âge on n'entend pas bien.
Grâce au ciel me voilà guérie ,
Je reste ici bas volontiers ,
Et ce n'est qu'une espièglerie
Que je fais à mes héritiers.

PLUMEVIEILLE.

Ils la méritent bien.

MAD. DE ROBOLAN.

Vous êtes tout pour moi , monsieur Plumevieille , voyez si mes parens se sont informés de ma santé , s'ils sont venus me prodiguer les soins que m'a donnés cette petite Henriette ?

HENRIETTE.

Oh ! madame , j'étois payée pour cela.

PLUMEVIEILLE.

Oui : car la sensibilté , les soins touchans d'une famille qui vous entoure de bonheur.... et comme le dit un philosophe du dix-huitième siècle , dans ce superbe vers :

Vite. Les parens sont de véritables amis qui sont donnés par la nature.

PAULIN , *à part.*

Mon maître a une mémoire prodigieuse.

PLUMEVIEILLE.

Si vos parens s'étoient présentés, avec quel plaisir je les eusse conduits dans vos bras !

MAD. DE ROBOLAN.

Et moi je les eusse ouverts , pour les recevoir.

HENRIETTE.

Comment , Madame , vous êtes disposée à bien accueillir vos parens ?

MAD. DE ROBOLAN.

Sans doute.

HENRIETTE.

Ah ! si j'avois su cela !

PLUMEVIEILLE.

Comment ?

HENRIETTE.

Est-ce que vous ne devinez pas ?

MAD. DE ROBOLAN.

Que signifie.........

HENRIETTE.

Votre cœur ne vous dit donc rien du tout ?

PLUMEVIEILLE.

Mademoiselle, ce mystère....

HENRIETTE.

Eh bien, monsieur Plumevieille, présentez-moi : car je suis la petite nièce de madame de Robolan, Henriette Laroche.

PLUMEVIEILLE, *à part.*

Qu'entends-je !

MAD. DE ROBOLAN.

Comment mademoiselle, qu'est-ce que c'est donc ?

HENRIETTE.

C'est la vérité, ma tante, tous mes papiers sont là haut, dans ma cassette, c'est ma marraine qui m'a conseillé.....

PLUMEVIEILLE, *bas à Paulin.*

Imbécille, tu n'avois pas deviné cela.

MAD. DE RODOLAN.

Monsieur Plumevieille, que dites-vous ?

PLUMEVIEILLE, *à part.*

J'enrage ! (*Haut*), je dis qu'elle est charmante.

HENRIETTE.

Vous m'aimerez donc bien, ma tante ?

MAD. DE ROBOLAN.

Si je t'aimerai ! après cette preuve d'attachement ; toi qui es la seule....

HENRIETTE.

Oh ! non, ma tante : car mon petit cousin vient d'arriver.

PLUMEVIEILLE

Votre cousin !

HENRIETTE.

Mon Dieu ! oui : un jeune homme charmant, et, tenez, le voici :

PLUMEVIEILLE, *à part.*

Que vois-je ! ils sont deux. Non, non, c'est un valet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, EUGÈNE, BERNARD, *Eugène a un habit brodé, l'èpée et le chapeau à plumet, Bernard en grande livrée.*

EUGÈNE.

Ma chère tante !

Air :

Jean Laroche, dit le courtois,
D'Agnès Robolan autrefois,
Eut, après neuf mois,
Un garçon,
Mon père en fut le rejeton;
Il épousa, pour remplir sa promesse,
Une Robolan, votre nièce;
Issu de ce chaste feu,
En moi vous voyez un neveu.

PLUMEVIEILLE.

Un neveu !

TOUS.

Un neveu!

BERNARD.

Et voici l'arbre généalogique de la famille.

PLUMEVIEILLE, *à part.*

Mais c'est une calamité, *bas à Mad. de Robolan*, mon estimable amie, est-ce que vous allez reconnoître ces jeunes gens ?

BERNARD, *à part; désignant Plumevieille,*

J'ai vu cette figure là quelque part.

MAD. DE ROBOLAN, *bas.*

Dame ! vous venez de me le conseiller.... cependant je vais voir. (*Haut*) dites donc, monsieur ?

EUGENE

Ma tante, je m'appelle Eugène.

MAD. DE ROBOLAN.

C'est fort bien ; mais je ne puis croire encore....

HENRIETTE.

Oh! ma tante, c'est bien mon cousin, nous avons été élevés ensemble.

MAD. DE ROBOLAN.

Mais, je n'ai connu qu'un Laroche, parent éloigné, que l'on disoit mort en Amérique.

PLUMEVIEILLE.

Oui : monsieur, mort en Amérique, à Chandernagor, ou aux Isles moluques.

BERNARD.

Ah! madame. Ce n'est pas là qu'il a fini ses jours; c'est en Espagne, dans son château qui maintenant appartient à mon maître.

PLUMEVIEILLE.

A votre maître !

BERNARD.

Vous n'avez donc pas ici les petites affiches! Il y a un an passé, que nous lûmes dans cet intéressant journal : « on désireroit connoître les parens d'un François retiré « en Espagne, s'adresser à Pampelune à M. Laroche, etc.»

Air : *Des fleurettes.*

Quittant bientôt la France,
Pour voir ce parent-là,
Avec impatience
Nous courons, et déjà
Nous sommes dans Pampelune.
Mais ô regrets superflus,
Hélas! nous ne trouvons plus,
Que sa fortune!

PLUMEVIEILLE.

Etoit-elle considérable?

BERNARD.

Une bagatelle, dix mille écus de rente environ.

PLUMEVIEILLE, *bas à Mad. de Robolan.*

Madame, il faut recevoir ses parens; l'humanité en fait un devoir.

PAULIN, *bas à Plumevieille.*

Ne trouvez-vous pas que le neveu a un habit singulier?

PLUMEVIEILLE.

Imbécile! costume espagnol. Ils viennent de Pampelune.

MAD. DE ROBOLAN.

Eh! bien, mes enfans, mon neveu....

BERNARD.

Tableau touchant! famille charmante! (*à part*) c'est singulier comme il lui ressemble!

MAD. DE ROBOLAN.

Il est tout-à-fait gentil, n'est-il pas vrai, monsieur Plumevieille?

PLUMEVIEILLE.

C'est un jeune homme de la plus belle espérance.

EUGENE.

Monsieur, j'ai eu des prix au collège.

PLUMEVIEILLE.

Ah ! ah ! nous connoissons cela.

EUGENE.

Vous savez le latin ?

PLUMEVIEILLE.

Agréablement.

EUGÈNE.

Tityre, tu patulœ recubans sub tegmine fagi.

PLUMEVIEILLE.

C'est ce que j'allois vous dire et vous avez ra son sous tous les rapports.

MAD. DE ROBOLAN.

Allons, allons : venez; monsieur Plumevieille va vous montrer votre appartement. Il aura grand soin de vous; car c'est lui qui commande dans le château.

Air : *Ca fait toujours plaisir.*

Toute la matinée
Son esprit est charmant :
Avec lui la journée
Passe comme un moment.
Et, quand on se retire,
Au gré de mon désir,
Tous ses contes pour rire
Ont l'art de m'endormir :
Ça fait toujours plaisir.

PLUMEVIEILLE.

Toujours indulgente, (*bas à Paulin*,) Paulin, cause avec ce valet.

SCÈNE VII.

BERNARD, PAULIN.

BERNARD, *à part.*

Eclaircissons mes doutes.

PAULIN, *à part,*

Voyons quels sont ces gens là.

BERNARD, *à part.*

Changeons de batterie. (*riant niaisement*,) ah ! ah ! ah !

PAULIN, *à part.*

Il a l'air bien niais ; je ne m'en étois pas encore aperçu. Qu'elle tournure ! *Haut.* Il n'y a pas long-temps que tu portes cet habit ?

BERNARD.

Non : moi, c'est par circonstance que j'ai la livrée ; j'espère bientôt la quitter.... Ce n'est guères joli ici ; ce n'est pas comme chez nous.

PAULIN.

Comment, vous auriez mieux que cela ?

BERNARD.

Ah ! je crois bien ; c'est une fière propriété.

Air : *Ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut.*

Un grand parc rempli de gibier
S'offre aux regards quand on arrive ;
Monsieur, du haut de son greniers
Voit tous ses biens en perspective.
Nous sommes seigneur du hameau
Qu'on voit au bas de la montagne ;
Enfin, nous avons le plus beau
Des châteaux qui soient en Espagne.

PAULIN.

Est-ce que vraiment vous avez fait une riche succession ?

BERNARD.

Comme on n'en voit pas. Nous avons hérité de tant de choses, que nous ne pourrions pas les compter.

PAULIN, *à part.*

Où la fortune va-t-elle se nicher.

Air : *Epoux imprudent.*

Les sots ont donc tout en partage.
Et l'on gémit de leurs succès ;
Ces coquins ont un héritage,
Tandis que nous courons après.
Mon talent par fois m'importune,
Il m'ôte l'espoir du crédit,
Et je sens que j'ai trop d'esprit
Pour faire aujourd'hui ma fortune.

(A Bernard)

Ce brillant héritage vous a mis en goût ; la maladie de madame de Robolan....

BERNARD.

Tiens, est-ce qu'elle a été malade ?

PAULIN.

Comment, vous ne le saviez pas ?

BERNARD.

Ma foi, non.

PAULIN.

Ce n'est pas là ce qui vous a fait venir?

BERNARD.

Oh! je vous le dirois, moi.

PAULIN, *à part.*

Il a l'air franc.

BERNARD.

Nous passons par ici, tandis que vous, il paroit que vous êtes installés dans le château?

PAULIN.

Mais oui; nous demeurions dans le voisinage, il y avoit ici un revenant qui fesoit peur à la bonne femme, et nous sommes venus l'en débarasser.

BERNARD.

Bah! vous avez osé venir au château!

PAULIN.

Pourquoi pas?

BERNARD.

Ah! mon Dieu!

PAULIN.

Est-ce que par hazard tu croirois aux revenans?

BERNARD.

Ne plaisantons jamais là-dessus.

PAULIN.

Là sérieusement?

BERNARD.

Pardine, moi qui vous parle, j'en ai vu.

PAULIN, *à part.*

Le pauvre garçon!

BERNARD, *à part.*

Le maraud fesoit le revenant.

PAULIN.

Ah! tu en as vu?

BERNARD.

Dame; c'est que j'ai voyagé.

Air: *Vaud. des deux Edmon.*

J'ai vu le Poitou, la Tourraine,
Et la Champagne et la Lorraine;

Et j'observai dans mon chemin,
Le genre humain.
Instruit par ce pélerinage,
En revenant dans mon village,
A mon tour j'espère aux esprits
Faire voir du pays.

PAULIN.

Il paroît que les voyages t'ont formé.

BERNARD.

J'ai dans l'idée que je vous ai vu quelque part, ainsi que votre maître. En Picardie, par exemple, à Noyon, hein ?

PAULIN.

Tu n'es guère phisionomiste ; car nous n'avons été qu'en Normandie.

BERNARD, *à part.*

En Normandie ! (*haut*) Tiens, on dit que c'est un vilain pays.

PAULIN,

On t'a trompé... pays charmant.... Bolbec surtout !

BERNARD, *à part.*

L'y voilà. (*haut*) Est-ce que c'est une terre de rapport ?

PAULIN.

Mais nous n'avons pas à nous en plaindre.

BERNARD.

Vous aviez peut-être du bien par là ?

PAULIN.

Il nous en est venu.

BERNARD.

Un château comme nous ?

PAULIN.

Non : une petite ferme que nous avons vendue.

BERNARD.

Bien cher, n'est-ce pas ?

PAULIN.

Oh ! nous avons aussi des propriétés immenses, ceci n'étoit qu'une bagatelle, c'a n'a été qu'à dix-huit mille neuf cents quatre-vingt-sept francs soixante-quinze centimes.

BERNARD.

Et l'on place son argent......

PAULIN.

Dans son porte-feuille. Rien ne peut atteindre ces fortunes-là.

BERNARD, *à part.*

Bon !

PAULIN.

Oh ! nous ne serons jamais la dupe des fripons.

BERNARD.

Tiens ! vous ne craignez donc que les honnêtes gens ?

PAULIN, *à part.*

Pas si bête ! (*haut*) Mais voici mon maître :

SCÈNE VIII.

BERNARD, PAULIN, PLUMEVIEILLE.

PLUMEVIEILLE.

Eh bien, Paulin, as-tu...... (*voyant Bernard*) Ah ! c'est le fidèle valet de l'aimable neveu. Mon ami, j'ai dejà beaucoup d'estime pour vous.

BERNARD.

Je tâcherai de la justifier. (*à part*) Plus de doute : c'est mon Nicolas Dufour.

PAULIN, *bas à Plumevieille.*

C'est un garçon assez simple. (*haut*) Monsieur, je vous recommande cet honnête homme.

PLUMEVIEILLE.

J'ai déjà ordonné qu'il ne manquât de rien au château, en attendant (*lui donnant une pièce d'argent*).

Air : *Je loge au quatrième étage.*

Voilà pour votre bien venue,
Mon cher, souvenez-vous de nous.

BERNARD.

Je ne vous perdrai pas de vue,
Et je vais m'occuper de vous.

PLUMEVIEILLE.

Si la somme n'est pas très-forte,
Servez-nous ; on la doublera.

BERNARD.

Ah ! j'espère bien faire ensorte
Que Monsieur n'en reste pas là.

SCÈNE IX.

PAULIN, PLUMEVIEILLE.

PLUMEVIEILLE, *gaîment.*

Eh! bien, Paulin, on me souffle donc un héritage, et à toi les trois pour cent que je te donne sur chaque succession!

PAULIN.

En ce cas, Monsieur, reglons nos comptes. Vous savez celle de Normandie.

PLUMEVIEILLE.

Maladroit! désormais je te donne quatre pour cent.

PAULIN.

Est-ce sur l'héritage que l'on vous souffle?

PLUMEVIEILLE.

Jamais je ne fus aussi près de le tenir: le petit Laroche est riche; par conséquent, cède ses droits à Henriette, et c'est moi qui aurai la part de la cousine.

PAULIN.

Je n'y suis pas.

PLUMEVIEILLE.

Un mariage, petit génie, un mariage, et voilà le coup de maître. Ah! que n'as-tu été témoin de la scène pathétique qui vient d'avoir lieu là-dedans! Ma tendre amie, ai-je dit à Madame de Robolan: je savois depuis long-temps qu'Henriette étoit votre petite nièce. Vous rappellez-vous que je vous engageai à la recevoir lorsqu'elle se présenta dans votre château? Vous rappellez-vous que je n'ai rien négligé pour la faire valoir?

Air: *Eh! ma mère est-c' que j'sais çà.*

Tout ce qu'à la chère tante,
J'improvisois à dessein;
Sa mémoire complaisante
Le lui retraçait soudain.
Assûré de son suffrage,
Si j'avois eu le désir
D'en inventer davantage,
Elle alloit s'en souvenir.

Enfin, réunissant tous mes moyens d'éloquence, je

demande la main d'Henriette qui m'est accordée, la bonne femme pleure, le jeune homme ne dit rien, la petite boude, c'est charmant.

PAULIN.

Dans tout cela, Monsieur, je ne vous ai pas nui, et la manière dont je faisois le revenant.....

PLUMEVIEILLE.

Etoit effrayante; car moi qui étais bien averti, ta voix m'a souvent fait une telle frayeur...., que je crois toujours entendre le revenant.

PAULIN.

Je le crois bien; je me fesois peur à moi-même.

PLUMEVIELLE.

Tu m'avoueras que tn es un peu poltron.

PAULIN.

Monsieur, je crois qu'à cet égard nous ne nous devons rien.

PLUMEVIEILLE.

Va chez le notaire.

PAULIN.

J'y cours.

PLUMEVIEILLE.

Ne perds pas de temps; et moi, je vais rejoindre mon aimable prétendue.

SCÈNE X.

BERNARD, *seul.*

BERNARD, *sortant de derrière le pavillon.*

Le notaire! diable! il va vîte en besogne : voilà un mariage qui va contrarier nos jeunes gens : mais je viens à leur secours.

Air : *A jeun je suis trop philosophe.*

Hélas ! bonnes gens que nous sommes,
Nous n'opposons, quand le danger s'accroit,
Aux noirs pojets de certains hommes,
Que la franchise et le bon droit.
Le méchant avec confiance
Au succès se voit arriver,
Mais la main de la providence
Est toujours là pour nous sauver.

Si j'éclatois.... non : ne compromettons ni leurs intérêts ni les miens.

SCÈNE XI.

BERNARD, EUGENE, HENRIETTE.

EUGENE.

Vous ne savez pas, Monsieur Bernard, ce coquin de Plumevieille veut épouser ma cousine.

BERNARD.

Le contrat n'est pas encore signé.

HENRIETTE.

Il va l'être dans une demi-heure. Ma tante alloit envoyer chercher le notaire, quand il est veuu de lui-même la féliciter sur sa convalescence.

BERNARD.

La chose devient sérieuse.

HENRIETTE ET EUGENE.

Mon bon Monsieur Bernard, ne nous abandonnez pas.

BERNARD.

Air : *De Ponce de Léon.*

A part. Nous n'avons plus, je le vois bien,
D'espoir que dans un moyen
Que le danger me conseille.
Haut. Oui : vous sortirez d'embarras,
Ne vous découragez pas,
Près de vous l'amitié veille.
A mon génie
Que l'on se fie,
Et tous les deux
Vous pouvez encore être heureux.
Au bon pilote un coup de vent
Ne fait pas faire naufrage;
Au port on est poussé souvent
Par un orage.

ENSEMBLE.
Allons ; pauvres enfans, allons consolez-vous;
Peut-être le bonheur n'est-il pas loin de nous.

EUGENE, HENRIETTE.

Puisqu'il le faut, consolons-nous,
Peut-être le bonheur n'est il pas loin de nous.

BERNARD.

Allons ; pauvres enfans, allons consolez-vous, etc.

J'entends Plumevieille et le notaire ; tenez-vous à l'écart

et surtout ne vous effrayez pas de ce que vous allez entendre.

SCÈNE XII.

PLUMEVIEILLE, LE NOTAIRE, EUGENE HENRIETTE, (*á l'ècart,*) BERNARD.

PLUMEVIEILLE.

Je voulois, Monsieur le notaire, vous parler en particulier. Ecoutez bien mes intentions :

BERNARD, *ventriloque.*

Nicolas Dufour est un coquin.

PLUMEVIELLE, *tremblant.*

Ah! mon dieu! qu'est-ce que jai entendu !

LE NOTAIRE.

Monsieur, j'écoute.

PLUMEVIEILLE,

Mettez-vous auprès de cette table.

BERNARD, *ventriloque.*

Nicolas Dufour est un coquin.

PLUMEVIEILLE, *plus tremblant.*

Encore !

BERNARD, *accourant et avec sa voix naturelle.*

Monsieur, qu'avez-vous donc ? vous pâlissez !

PLUMEVIEILLE, *de même.*

Ce n'est rien ; ce n'est rien. Donnez un siége au notaire.

LE NOTAIRE.

C'est singulier.

BERNARD, *à part.*

Je le tiens.

PLUMEVIÉILLE, *de même.*

Je vous disois donc que mes intentions.....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, PAULIN.

PAULIN.

Monsieur, monsieur.

PLUMEVIEILLE.

Ah! c'est toi !

PAULIN, *l'amenant sur le devant de la scène.*

Ils ne sont pas riches. En allant chercher le notaire, je me suis rafraîchi à l'auberge et là j'ai appris que le jeune Laroche est venu à pied. Il a trouvé une espèce d'aventurier qui n'avoit pas le sou. C'est le prétendu valet. Leur succession est une fable et moi-même j'ai été la dupe de ce fripon-là. (*Il désigne Bernard.*) Eh ! bien, monsieur, vous tremblez?

PLUMEVIEILLE.

Dis donc, Paulin, le revenant est, je crois, dans le jardin.

PAULIN.

Comment, monsieur, le revenant! vous savez bien que c'est moi qui le fesois.

PLUMEVIEILLE.

En es-tu bien sûr ?

PAULIN.

Tout le monde va se rassembler ici ; tant mieux ; nous allons démasquer ces intrigans, brouiller le neveu avec la tante et nous assurer la possession d'un héritage que nous n'aurons pas eu sans peine.

PLUMEVIEILLE.

Je vais suivre ton conseil. (*Il va parler au notaire.*)

PAULIN.

Eh ! bien, l'ami, tu n'as pas l'air si bête que tantôt ?

BERNARD.

Que veux-tu l'ami ; on se forme ; cet habit là donne de l'esprit.

PAULIN.

Le coquin !

BERNARD.

Tu te nommes, je crois.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, MAD. DE ROBOLAN, LE CHŒUR, EUGÈNE ET HENRIETTE *se rapprochent.*

MAD. DE ROBOLAN.

Eh! bien, eh! bien, où sont-ils donc? On me laisse toute seule. Ah! les voici: bon: tenez; signons ici.... Ah! ça y verrez-vous assez? voilà la nuit qui vient.

BERNARD.

A merveille, madame, d'ailleurs un contrat de mariage, on le signe toujours aveuglément.

PLUMEVIEILLE, *au notaire en lui remettant un porte-feuille.*

Ce sont des billets de caisse (*à Mad. de Robolan*), mon estimable amie, en échange de votre succession que vous assurez à votre nièce, souffrez qne je lui assigne pour douaire la somme contenue dans ce portefeuille.

MAD. DE ROBOLAN.

C'est fort bien faire les choses. (*A Eugène*) Eh! bien, Eugène, n'es-tu pas enchanté du bonheur de ta cousine?

EUGENE.

Ma tante.....

MAD. DE ROBOLAN.

Oui, oui, je sais ce que tu vas me dire.... allons, Henriette, prenez la plume.

EUGÈNE, *bas à Bernard.*

Ah! mon Dieu! elle signe.

BERNARD, *bas.*

Silénce!

MAD. DE ROBOLAN.

A vous, mon cher Plumevieille.

PLUMEVIEILLE.

Voilà le plus beau moment de ma vie. *(Il se prépare à signer.)*

BERNARD.

Un moment. J'entends quelque chose dans ce pavillon. *(Il y va et entrouvre la persienne.)* Qu'est-ce que c'est? *(ventriloque)* *Nicolas Dufour, arrête.*

PAULIN.

Qu'est-ce que c'est que cela?

PLUMEVIEILLE

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MAD. DE ROBOLAN.

C'est la voix du revenant. Je la reconnois.

BERNARD.

Rassurez-vous, madame, je vais voir cela. *(ventriloque)* *Dufour me reconnais-tu?* *(avec sa voix naturelle)* la voix sort du pavillon.

PAULIN, *à part.*

Elle sort de l'enfer.

CHOEUR.

AIR : *de Montenero.*

Ciel! quel effroi glace mon âme!

BERNARD. *ventriloque.*

Nous n'en voulons qu'à ce misérable Dufour qui se fait appeler Plumevieille et à son maraud de valet qui a fait le revenant et a joué mon rôle pour effrayer la maitresse du château.

PLUMEVIEILLE.

C'est le notaire de la mère Bernard.

BERNARD, *ventriloque.*

Tu avois promis de remettre à Bernard le prix de la vente de la ferme. J'étois témoin.

PAULIN, *à part.*

La voix du sacristain de Bolbec !

BERNARD, *ventriloque.*

Oui; j'y étois aussi me et je m'en souviens be. (*Avec la voix naturelle*) c'est un Normand.

PLUMEVIEILLE.

Allons, voilà le garçon de ferme.

BERNARD, *ventriloque.*

Rendez coquin, on je vous livre à la justice.

PLUMEVIEILLE.

Ah ! mon Dieu !

BERNARD.

Que demandez-vous, hein. (*ventriloque*) *Mettez-vous tous deux à genoux.* (*ils s'y mettent en tremblant*) *Chapeau bas.* (*ils l'ôtent*) (*revenant vers eux et avec la voix naturelle*) Eh ! bien, Messieurs, répondez donc quelque chose, ou ils vont paroître.

PLUMEVIEILLE.

J'ai cherché partout.... la personne.... à qui je devois remettre les... dix-huit mille neuf cent quatre-vingt-sept francs... la somme est dans ce portefeuille,

BERNARD, *ventriloque.*

Il n'y manque rien ?

PAULIN.

Il y a même mes trois pour cent.

BERNARD, *ventriloque.*

Remets-le entre les mains de l'honnête homme qui est près du pavillon (*voix naturelle*) moi ? — (*ventriloque*) *toi-même.*

PLUMEVIEILLE.

Le voilà.

BERNARD, *ventriloque.*

Je te pardonne (voix naturelle) et moi je rentre dans

mon bien (*il se saisit du portefeuille*) monsieur le notaire, voici mes papiers.

PLUMEVIEILLE.

Que vois-je ! un moment !

MAD. DE ROBOLAN.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

BERNARD.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

J'exerce un pouvoir étonnant,
A moi seul je suis bien du monde.
Ma voix démasque un intrigant,
Ou ma voix amuse à la ronde.
Même les morts, pour un moment,
S'il le faut, ma voix les évoque ;
Mais n'allez pas vous effrayer,
Et surtout me croire sorcier :
Je suis simplement ventriloque.

TOUS, *excepté les amans.*

C'est impossible.

BERNARD, *ventriloque et imitant la voix de quelqu'un qui parle d'en haut.*

C'est impossible, dites-vous ? (Madame de Robolan Plumevieille et Paulin se retournent). (Autre voix d'en bas). Je vous atteste que c'est bien lui.

TOUS.

AIR : *Ah ! je possède un style.*

Quelle surprise extrême !
Quel talent surprenant ;
Eh ! quoi ! c'était lui-même
Qui faisait le r'venant !

LE NOTAIRE.

Bernard de Bolbec.... C'est très-en-règle.

PLUMEVIEILLE, *à Paulin.*

Avons-nous été joués !

MAD. DE ROBOLAN.

Eh ! bien, Monsieur Plumevieille, qu'avez-vous à dire ?

PLUMEVIEILLE.

Rien de plus aisé, mon estimable amie... je vais vous en donner l'explication.... la délicatesse de mes sentimens... et la force des circonstances, font que ... j'ai bien l'honneur de vous saluer.

BERNARD, *à Paulin qui suit son maître.*

Attendez, Monsieur Paulin, remettez ceci à votre maître ; c'est le pour boire de ce matin.

PAULIN.

Au diable !

MAD. DE ROBOLAN, *à Bernard.*

Monsieur, vous m'avez empêché de faire une grande injustice. Comment pourrois-je reconnoître....

BERNARD.

En m'accordant votre amitié. Je suis assez riche à présent ; j'achéterai une petite métairie dans les environs. Je viendrai quelquefois faire de vieux contes à la grand' maman ; de l'indépendance, une bonne table, et de la philosophie suffisent aux besoins d'usage.

VAUDEVILLE.

Air. :

MAD. DE ROBOLAN.

A nos parens il faut laisser,
Lorsqu'hélas ! nous cessons de vivre,
Toujours nos biens à dépenser,
Quelquefois notre exemple à suivre.
Je posséde cent mille écus ;
Entre vous deux, je les partage ;
Les grands parens sont bien mieux vus.
Quand ils vous laissent un peu plus
Que leurs vertus
Pour héritage.

EUGENE.

Sous les Condé, sous les Villars,
Nos ayeux d'illustre mémoire,
Virent toujours leurs étendarts
Parés des lauriers de la gloire.
Ils nous ont légué des succès ;
Ils nous ont légué leur courage ;

Nous sommes les mêmes français,
On ne nous forcera jamais
A renoncer à l'héritage.

BERNARD.

Dans un monarque juste et bon,
Chacun jadis voyoit un père ;
A ses descendans un Bourbon,
Léguait notre bonheur à faire
Depuis longtemps sous d'autres lois,
Nous n'avions plus notre appanage ;
Mais, heureuse comme autrefois,
La France a retrouvé ses Rois,
Et recouvré son héritage.

HENRIETTE.

On vit le parterre autrefois
Accorder son joyeux suffrage,
Aux couplets malins et grivois
De Collé, Panard et le Sage.
Parfois le Vaudeville croit
Qu'il reproduit leur badinage :
Heureux si de vous il reçoit,
Quelque petite qu'elle soit,
Une part dans leur héritage.

FIN.




De l'Imprimerie de DOUBLET, rue Gît-le-Cœur.

